



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Portraits intimes du dix-huitième siècle

**Goncourt, Edmond de
Goncourt, Jules de**

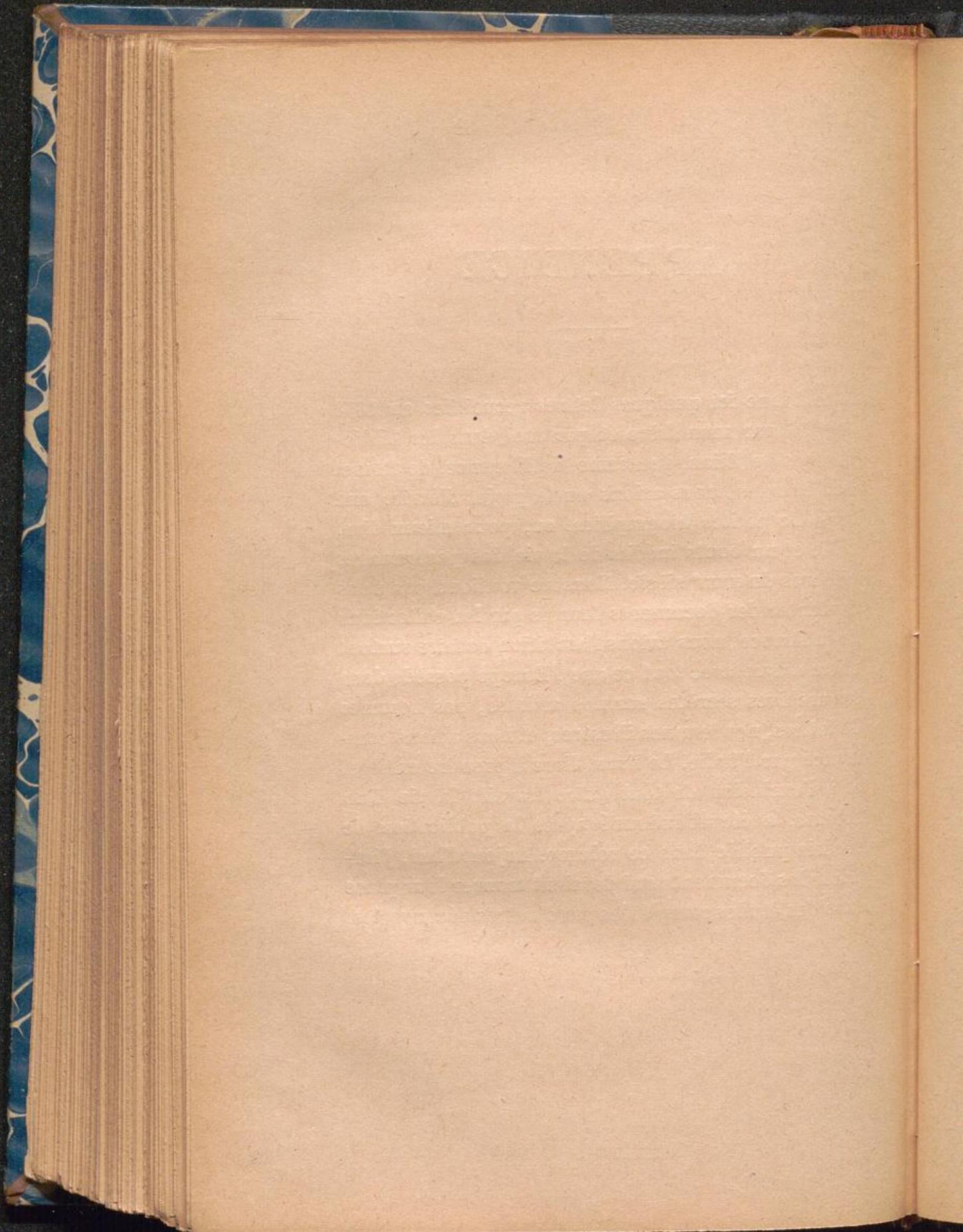
Paris, 1878

Appendice

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48082](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48082)

APPENDICE

Je donne ici quelques lettres recueillies en 1855 et 1856 par mon frère et par moi dans les bibliothèques de Milan, de Parme, de Florence, de Rome. En ce temps, nous avons eu le projet d'écrire une série de petites biographies, ou, pour mieux dire, mille et un bouts inédits de la vie des personnages célèbres du xviii^e siècle. Nous ne voulions pas nous contenter des documents fournis par les collections de la France, nous avons l'ambition de faire surtout notre œuvre avec tout ce que l'Europe possède dans ses archives secrètes sur nos artistes, nos hommes de lettres, nos femmes illustres, et nous avons commencé par l'Italie. Le livre, livre à prendre entière, et à l'exclusion de tout autre travail, la vie d'un homme, a été abandonné après la publication de la série publiée dans ce volume. Aujourd'hui, j'imprime les documents qui devaient trouver leur place dans des études complétées par d'autres découvertes.



D'ALEMBERT

Mon Révérend Père,

Je reçois à l'instant votre ouvrage sur les fleuves que j'attendois depuis longtemps, et que M. le marquis Comellini vient de m'envoyer par un courier de la République. Je le lirai avec toute l'attention et le zèle que m'inspirent ce qui vient de vous. M. Watelet a beaucoup regretté de n'avoir pas l'honneur de vous voir à Milan. Pour moi, j'espère être plus heureux si jamais ma santé, qui devient de jour en jour plus faible et qui a plus besoin de ménagements, me permet d'aller vous embrasser en Italie. M. le chevalier de Lorenzy voudra bien vous faire parvenir le troisième volume de mes opuscules, qui viennent de paroître. J'espère en donner l'année prochaine un quatrième, sans compter d'autres ouvrages de philosophie et de littérature. Je suis bien charmé de l'ouvrage auquel vous travaillés sur les principes mathématiques de la philosophie naturelle, et je crois qu'en effet c'est actuellement un ouvrage à faire de nouveau sans se borner à commenter Newton.

A l'égard des éclaircissemens que vous me demandés sur notre programme, je vous dirai que je n'y ai aucune part, l'Académie n'ayant pas jugé à propos de me nommer du nombre des commissaires. J'ai lu à l'Académie un mémoire où j'ai prouvé que ce programme n'avait pas le sens commun, et j'ai mis dans le *Journal encyclopédique* de septembre ou d'octobre une dissertation à ce sujet que vous pourrez lire. L'Académie, sur mes représentations, a

décidé qu'elle ne prétendoit point exclure des causes du dérangement des satellites l'action du soleil; elle a imprimé cet avertissement dans la *Gazette de France*. Il est très-vrai que cette question n'est pas mûre pour être proposée, et qu'on ne peut raisonnablement rien espérer de bon sur ce sujet, comme vous le pourrez voir dans le *Journal encyclopédique*, où j'ai tâché de réduire la question à ce qu'elle peut avoir de raisonnable. Tout cela a été la suite d'une intrigue qui s'est faite dans l'Académie, et dont je n'ai pas voulu me mêler. Le programme a été dressé par un certain Lalande, qui est un petit drôle qui se mêle de tout et qui ne fait rien. Au moins, comme il faut savoir ces choses-là, Clairaut n'y a pas regardé, les autres commissaires n'y entendoient pas grand'chose, et un d'eux était absent. Voilà comment les choses se font. Adieu, mon Révérend Père, je vous réitère mes remerciemens, et vous prie d'être persuadé des sentimens d'estime, de respect, d'attachement et de reconnaissance avec lesquels je serai toujours

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 décembre.

A Paris, le 19 mars.

..... J'espère vous envoyer bientôt le quatrième volume de mes *Opuscules mathématiques* qui va paroître, et bientôt après le cinquième, qui est déjà sous presse. Ce seront vraisemblablement les derniers, car des insomnies presque continuelles me forcent de renoncer à toute espèce de travail. Ma pauvre tête n'est presque plus capable de la moindre application, et il faut que je prenne le parti de végéter. C'est tout ce que je puis faire que de donner quelque soin à l'impression de mes deux volumes.....

A Paris, ce 30 janvier 1770.

Mon cher et illustre ami,

Une grande foiblesse de tête causée par des étourdissements m'empêche de vous écrire de ma main.....

A Paris, ce 10 avril (1771 ou 72).

..... Quant à moi, j'ai, depuis près de trois mois, ma pauvre tête dans un triste état; il a commencé par des vertiges ou étourdissemens, qui ont à la vérité fort diminué, mais qui n'ont pas cessé tout à fait. Je suis obligé de m'abstenir de travail, ce qui m'ennuye à me désespérer; et d'ailleurs pour peu que je voulusse m'occuper, je suis sûr que je perdrais le sommeil, qui est déjà très-médiocre. Je ne sais quand cela finira. Je ne vous en dirai pas davantage, étant abbatu de tristesse. Si je dois continuer à vivre ainsi, j'aimerois beaucoup mieux finir (1).

THOMAS

..... Je ne sçais si vous avés quelquefois des nouvelles de M. d'Alembert, avec qui vous étiés si bien digne d'être lié. Sa santé est fort déplorable depuis quelque temps. Il est tourmenté d'insomnies et de douleurs aiguës qui font craindre à ses amis qu'il ne soit menacé de la pierre. Il a l'impaticence des caractères ardens qui ne sont pas accoutumés à souffrir. Ses amis lui dissimulent les craintes que son état leur inspire, et il croit n'être attaqué que de la gravelle. Ainsi la nature n'épargne pas les hommes les

(1) Ces lettres autographes signées sont tirées de la bibliothèque Ambrosienne, à Milan.

plus distingués par leur mérite. Il en est peu qui aient la carrière heureuse et tranquille de Fontenelle; et la vie de plusieurs, comme celle de Paschal, n'est qu'une longue maladie, où ils emploient encore les intervalles que leur laisse la souffrance à découvrir des vérités nouvelles pour éclairer les hommes.....

Nice, ce 11 avril 1783.

THOMAS (1).

WATELET

..... J'ai été malade, crachant le sang pendant une partie de l'été, saigné huit fois; foible par ma constitution et par les hémorragies, je n'ai pu me transporter que dans le mois d'octobre à Paris auprès de lui (d'Alembert). Mais chaque jour nous avions réciproquement des nouvelles l'un de l'autre, et il y a trente ans que presque tous les jours nous nous sommes vus ou donné des marques d'amitié. M. Remi ne l'a quitté que quelques instants, ainsi que M. de Condorcet, et par des raisons indispensables de devoir ou de santé. Nous étions avec lui la veille de sa mort, à dix heures du soir, où il nous faisoit espérer que nous le reverrions à sept heures du matin. Il est mort la nuit d'une suite de marasme et de consommation. Il n'est pas mort de la pierre, et cependant il l'avoit. La vérité me contraint à dire que nous le posséderions encore si son médecin ne l'avoit flatté que ses douleurs provenoient d'une humeur dartreuse. Mon respectable ami, qui craignoit la douleur, a préféré de croire cette assertion funeste, et a repoussé tout ce qu'on a pu y opposer pour l'engager

(1) Cette lettre autographe signée est tirée de la bibliothèque Ambroisienne, à Milan.

à se laisser sonder. Il avoit ordonné, par son testament, que j'ai entre les mains, qu'il seroit ouvert. Cette opération a confirmé nos doutes et augmenté notre douleur. Il n'étoit point question d'humeur dartreuse, mais il avoit une pierre qu'on auroit enlevée par l'opération sans danger. La vessie étoit saine, mais le cauterre inutile qu'on lui avoit fait, et l'usage long et immodéré du quinquina et du cachou l'ont conduit à une destruction funeste. Quant à son courage, tant qu'il a eu de l'espérance et de l'incertitude, il a cédé à l'activité de son caractère, et a montré trop souvent cette humeur purement enfantine et momentanée que lui donnoient les contradictions d'opinion et les contrariétés de circonstances; mais dès qu'il a aperçu que sa fin étoit inévitable, il a repris et montré toute la tranquillité, la patience et la résignation que le philosophe et le chrétien peuvent désirer. Il s'est permis même des traits de gaité et d'innocente mais spirituelle plaisanterie qui démontroient le calme avec lequel il envisageoit l'événement qui s'approchoit.....

WATELET (1).

D'HOLBACH

Paris, 5 octobre 1767.

Souffrez, mon très-cher Père, que je saisisse une occasion de me renouveler dans votre souvenir. M. de la Live de la Briche, introducteur des ambassadeurs, ayant formé le projet d'aller en Italie pour voir les curiosités de ce pays,

(1) Lettre autographe signée de Watelet faisant partie de la Bibliothèque Ambrosienne, à Milan. D'Alembert, dont il raconte la mort en octobre 1763, à propos du voyage en Italie de son ami en compagnie de M^{me} Leconte, recommandait les voyageurs en ces termes : « Il voyage avec une femme très-aimable et très-respectable que l'amour des arts conduit en Italie. »

et surtout les hommes illustres qu'il renferme, je n'ai cru pouvoir mieux faire que de vous l'adresser, sachant que vous êtes intimement lié avec toutes les personnes de mérite qui se trouvent à Milan; il seroit surtout très-curieux de voir M. le marquis Beccaria, qui depuis longtems semble avoir mis en oubli ses amis de Paris. Je ne vous fais point l'éloge de la personne que je vous recommande; il suffit de le connoître pour découvrir en lui un très-aimable cavalier.

Tous nos amis me chargent d'un million de compliments pour vous; ils n'ont point oublié, non plus que moi, que vous nous avez permis d'espérer de vous revoir encore en ce pays-ci. M. d'Alembert se porte beaucoup mieux que par le passé; il vous aura sans doute appris qu'un jeune géomètre, nommé M. de la Marguerie, vient enfin de trouver la solution du problème des trois corps; il doit incessamment faire part au public de cette importante découverte, si vainement tentée par les plus habiles géomètres de l'Europe.

Je vous prie de faire mes compliments les plus tendres et les plus sincères à M. le comte de Veri et à M. le marquis Beccaria, si tant est que ses pensées s'étendent encore au-delà des Alpes.

Adieu, mon très-cher Père, conservez-moi toujours une part dans votre précieuse amitié, je la mérite par les sentiments d'attachement et d'estime avec lesquels je serai toute ma vie, mon très-cher et très-révérénd Père,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

D'HOLBACH.

Mon très-cher et très-révérénd Père,

Ce n'est point par oubli, ce n'est point par indifférence que j'ai tant différé à répondre à la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Soyez bien per-

suadé que vos amis de ce pays conserveront toujours un souvenir aussi cher que le vôtre, regretteront votre perte, et ne s'en consolent que dans l'espoir de vous revoir encore quelque jour vous rejoindre pour quelque tems à une société qui reconnoît tout votre mérite.

J'ai reçu avec reconnoissance votre excellent ouvrage sur le cours des rivières; il est digne d'un philosophe profond qui se propose l'utilité des hommes, il est digne de vous.

Je ne suis point surpris de l'accueil agréable que l'on vous a fait à Vienne; vous êtes fait pour être estimé partout où vous irez, et la cour impériale prouve par sa conduite qu'elle n'est pas la moins éclairée de l'Europe; il seroit à souhaiter que bien d'autres montrassent les mêmes lumières et le même discernement. Tous les amis de la raison ne peuvent qu'applaudir à l'heureux choix que vos ministres viennent de faire de M. le marquis Beccaria pour remplir une chaire importante à Milan. Quand ceux qui gouvernent les hommes emploient les philosophes, ils prouvent qu'ils ont à cœur le bonheur du genre humain. Faites, je vous supplie, mes compliments à cet aimable paresseux, que la nécessité va forcer à ne point laisser enfouir des talents sublimes dont il est comptable à l'univers. Voulez-vous bien aussi vous charger de lui dire qu'à sa sollicitation, M. Diderot s'est fortement intéressé pour M. de Pège? Il espère lui trouver de l'emploi en Russie, car pour le Danemark il a été impossible de réussir.

Si le comte Veri est de retour de Rome et tiré des filets de l'amour, faites-lui un million de compliments de ma part; rappelez-lui ses engagements littéraires, et dites-lui au nom de la sacro-sainte philosophie qu'il est fait pour travailler et pour instruire l'univers.

Nous gémissons ainsi que vous, mon très-cher Père, des plaies profondes que l'on fait de toutes parts à la sainte Église romaine. Si nous n'étions assurés que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle*, ses enfants

devroient être au désespoir. Cependant il paroit certain qu'elle va perdre ses janissaires; les Jésuites seront pros-erits. On assure que c'est la première condition qu'on imposera au nouveau Pape. En attendant, on parle d'un évêque de Coïmbre pendu en Portugal pour conspiration; ce qui est d'un très-mauvais exemple. Nous sommes inondés plus que jamais de livres impies qui tendent évidemment à sapper les fondemens de la religion. On est surtout choqué de l'audace de la *Contagion sacrée*, des *Lettres à Eugénie*, et de huit ou dix autres ouvrages de la même trempe, que la vigilance des magistrats rend très-rares en ce pays; je ne doute pas qu'il n'en soit de même chez vous.

M. de Saint-Lambert, que vous avez dû voir ici, vient de publier son charmant poëme des *Saisons*, qui s'attire des applaudissemens universels.

Recevez les compliments de ma femme et de tous nos amis; ils ont tous pour vous les mêmes sentimens que moi, et vous sçavez que je serai toute ma vie, avec l'attachement le plus sincère, mon très-cher Père,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

D'HOLBACH.

Paris, le 6 de mars 1769.

Le docteur Gatti vous fait un million de compliments; il est parti depuis quelques jours pour aller inoculer, par ordre du Roy, les enfans de l'École militaire établis à la Flèche. MM. Diderot, Morellet, Helvétius, etc., vous saluent de cœur et d'esprit et vous attendent pour vous confier le soin de leurs consciences (1).

(1) Ces lettres autographes signées font partie de la Bibliothèque Ambrosienne, à Milan.

LA CONDAMINE

Paris, 30 mai 1757.

..... Je ne suis arrivé à Paris qu'au commencement du mois d'août. Les difficultés survenues au sujet de la nouvelle dispense (parce que j'étois le parein de ma nièce, ce qui rend, dit-on, la parenté beaucoup plus étroite) n'ont pu être levées qu'en récrivant à Rome. Les délais qu'il a fallu essayer pour avoir une nouvelle dispense, et ensuite l'embuscade des banquiers expéditionnaires qui m'attendoient dans un défilé pour faire feu sur moi, tout cela m'a mené au mois d'octobre. J'ai passé l'hyver chez ma femme ou plutôt chez sa nièce en Picardie, où je resterai six mois de l'année. Je suis revenu à Paris, puis retourné là-bas. Me revoici à Paris pour trois semaines; je mène une vie fort ambulante, jusqu'à ce que je puisse faire un arrangement stable. J'étois fort à mon aise, étant garçon, et je suis fort mal aisé depuis que je suis marié. Cependant je suis loin de m'en repentir; je bénis mon sort et le Pape qui me l'a procuré. Ma nièce fait les mêmes vœux pour Sa Sainteté. Nous sommes fort contents les uns des autres.

.....
M. l'abbé Corsini a bien voulu se charger d'un placet pour un misérable juif de Carpentras, âgé de quatre-vingts ans, qui n'ose retourner dans sa famille, parce qu'on a trouvé chez lui un livre manuscrit qu'il n'y a sûrement pas mis, sachant à peine lire. M^{sr} le cardinal Corsini est, je crois, président de la Congrégation ou du Tribunal dont dépend cette affaire. Je joins ici un nouveau mémoire pour faire ressouvenir M. l'abbé de la promesse, et comme il a déjà une première requête, je vous prierai de faire présenter celle-ci à M^{sr} le cardinal par M^{me} la duchesse (Corsini) et par M^{lle} Thérèse. Quand elles auront lu le mémoire,

elles auront sûrement pitié du bon israélite, qu'il y a trois ans qu'on persécute, et qui est devenu le *Juif errant* qui n'a ni feu ni lieu. L'intérêt que j'y prens vient de ce qu'il y a ici un nommé Pereira, juif portugais, auteur du secret pour faire parler les muets de naissance, qui a une pension du Roi de France, qui est connu de tous nos académiciens par plusieurs inventions approuvées de l'Académie, et qui est d'ailleurs un fort honnête homme à la conversion duquel je travaille. C'est à lui que j'ai promis d'agir en faveur du vieil Hébreu.

A Paris, le 5 décembre 1757.

..... Je passe la moitié de ma vie en province, où l'on est fort mal instruit de ce qui se passe. Quant aux nouvelles d'Allemagne, vous les savés plus tôt que nous, et elles n'ont pas fait jusqu'ici assez d'honneur à nos armes pour m'être pressé de les mander. On avoit dit qu'on rappelloit le Prince de Soubise ; je ne sais ce qui en sera, mais cela me paroîtroit inconséquent. Le maréchal d'Estrées, qui avoit gagné une bataille, a été rappelé. Si on traitoit de même le général qui l'a perdue, cela ne seroit pas juste.

..... M^{me} du Bocage se trouve si bien de Rome, que je pense qu'elle fera comme moi. Si je ne m'étois pas marié, je crois que j'y serois encore. Et si j'avois eu femme avec moi, j'y serois resté. La voilà toute postée avec tout son ménage, car elle n'a point d'enfans, j'entens M^{me} du Bocage. Jusqu'ici je n'en ai point non plus, dont Dieu soit loué, je vous jure que j'en serois plus que consolé, quoique je sache bien que Sa Sainteté n'en aura pas meilleure opinion de moi pour cela. Nous n'en faisons pas moins bon ménage, ma nièce et moi.

..... Il y a des paris sur ce que deviendra le Roi de Prusse. Voici ce que j'imagine : il sacrifiera quelques millions, lui et les Anglois, pour gagner les nouveaux ministres

de la Porte à la faveur du nouveau gouvernement et des changemens que la mort du sultan peut occasionner. Ils donneront pour boire aux janissaires, qui doivent s'ennuyer d'une si longue paix. Il ira discipliner les Turcs, se mettre à leur tête quand il sera dépouillé de ses États, et leur promettra de les amener à Vienne. Quelque extravagante que soit cette idée, Dieu veuille qu'elle ne se réalise en aucune manière. Tout le poids de la guerre d'Allemagne tomberoit alors sur nous. Je ne vois qu'un boulet de canon qui puisse donner la paix à l'Europe (1).

CONDORCET

Ce 11 janvier, Paris.

J'ai été bien longtems sans vous écrire, mon cher et illustre ami, mais à mon retour à Paris, je me suis trouvé occupé de mille petites choses qui m'ont ôté tout mon tems. A présent, je suis un peu plus à moi, et je profite de ma liberté pour vous demander de vos nouvelles et m'informer du succès de vos travaux; je n'ai rien à vous dire des miens, je suis uniquement voué au calcul intégral, et je n'ai pu encore sortir de cette occupation. M. d'Alembert se porte bien depuis son retour à Paris; il avoit besoin de voyager pour sentir le prix du repos et d'une vie douce avec un petit nombre d'amis. Il n'ose encore travailler qu'à la dérobée, mais si nos jeunes gens en faisoient autant qu'il en fait depuis qu'il ne travaille plus, nous les trouverions bien laborieux. Vous savez que nous n'avons plus M. de Choiseul pour ministre, et tel est le malheureux sort

(1) Ces deux lettres autographes signées de La Condamine font partie de la Bibliothèque Corsini, à Rome. Elles sont adressées à M^r Bottari, nel palazzo Corsini.

des gens de lettres, qu'ils sont réduits à regretter ce ministre dont ils n'avoient aucun lieu de se louer. Je ne sais si bientôt il sera permis d'écrire autre chose que de la géométrie. Vous jouissez du rare bonheur d'être gouvernés par un homme qui étonnoit le prix des lumières et de la vertu, qui sait que plus une nation est éclairée, plus le peuple est heureux, et qui aime mieux avoir parmi votre noblesse des amis et des disciples que des courtisans et des flatteurs. Je le regrette bien plus que tous les tableaux de Raphaël, et j'aurois vu avec bien du plaisir que l'Italie est encore comme autrefois une terre qui produit des hommes. On nous annonce un nouvel ouvrage du marquis de Beccaria, et je suis très-curieux de le lire. L'auteur devrait bien nous prendre un peu en pitié, et puisqu'il le peut sans se compromettre, faire justice de cette canaille pédantesque qui exécute si durement des loix si absurdes, et qui est confinée à Paris dans le quartier du Palais, et à trois cents lieues et à trois cents ans des autres quartiers pour les lumières et surtout pour l'humanité. Présentez-lui, je vous prie, les assurances de mon respect et de mon amitié. Si le comte Alexandre Verri est à Milan, embrassez-le tendrement pour moi. J'ai vu à Ferney un pauvre Massuchelli qui y étoit venu voir Voltaire, rappelez-moi dans son souvenir. Il est trop instruit pour son âge, il admire les grands talens avec trop d'enthousiasme pour n'être pas un jour un homme de mérite. Adieu, mon cher et illustre ami, aimez-moi toujours; nous autres inutiles, nous ne faisons rien pour la cause commune de la raison et de l'humanité, nous calculons les corps et nous laissons les âmes en paix, mais on nous y laisse aussi un peu davantage. Soyez heureux, tranquille, et croyez que j'aurai toujours pour vous la plus tendre amitié (1).

(1) Cette lettre autographe de Condorcet fait partie de la Bibliothèque Ambrosienne, à Milan.

L'ABBÉ BARTHÉLEMY

Je donnerois plusieurs mois de Paris pour quelques jours passés à Tivoli avec vous et M. le Bailly..... Ma folie est de retourner à Rome..... J'ay pris goût aux voyages. Je suis bien tenté de celui de Vienne. M. et M^{me} de Stainville ont la bonté de me le proposer. Mes affaires d'un côté, la médiocrité de ma fortune de l'autre, sont les seuls obstacles qui m'arrêtent. Je verrois avec plaisir le cabinet de l'Empereur, et ceux de quelques particuliers d'Allemagne. De là je retournerois à Venise pour voir à loisir ces sénateurs qui ont eu tant de bontés pour moi.

Vous me demandez ce qu'il fait, M. de C. (Caylus) : un troisième volume de ses antiquités, une explication de la table iliaque, une édition de peintures antiques dont il a trouvé les dessins à Paris, plusieurs dissertations pour l'Académie, etc. ; tout cela se fait à la fois sans livres, sans corrections, sans être jamais arrêté.

A Paris, ce 14 juin 1757.

Je reviens enfin à vous, mon cher ami, c'est-à-dire à moi-même..... Outre des arrangemens que j'avois à faire au cabinet, soit pour les médailles acquises en Italie, soit pour une collection que j'avois achetée à Marseille, il m'a fallu faire un mémoire pour l'Académie; ce n'étoit pas mon dessein. On m'y a forcé, et je me suis trouvé embarrassé. Il falloit traiter le sujet d'une manière un peu intéressante pour le public, puisqu'il étoit destiné pour la rentrée publique. Tout ce que j'ay vu dans mon voyage est connu depuis longtemps : la difficulté étoit de dire des choses neuves et amusantes. J'ay choisi le sujet le moins susceptible de cet avantage, le plus souvent et le mieux

traité par les antiquaires, à qui je rends justice. J'ay pris les monuments de Rome..... Je n'ay point examiné ces monumens en eux-mêmes, mais dans leur rapport avec l'histoire des arts et des mœurs. Je forme une chaîne sur les témoignages des historiens, et j'accroche de tems en tems à cette chaîne les petites observations que j'ay eu occasion de faire..... Je fais de l'arabe ce qu'il en faut pour vivre (à propos d'une inscription arabe de Mailles). D'autres occupations m'ont forcé depuis longtems d'abandonner cette langue.

Des maux d'estomac, les pluyes, les froids, le bruit, l'absence de M. et de M^{me} de Stainville me donnent des momens d'humeur insupportables. Je suis triste comme le pauvre Baron de Gleichen. J'ai envie de me faire théatin, d'aller m'établir à Rome, à condition que vous me prendrés pour votre compagnon. Sans plaisanterie, si j'étois riche et libre, je finirois mes jours en Italie. Rien n'est comparable à un beau soleil; je ne sais plus de quelle couleur il est. Nous sommes tranquilles à présent. Au milieu de nos troubles, le Roi a dit au Parlement : « Je vous aime bien. » Le Parlement a répondu : « Nous vous aimons bien aussi. » Et la paix s'est faite.

A Paris, ce 11 septembre 1757.

..... Nous n'avons rien ici de bien intéressant à vous apprendre; les nouvelles littéraires n'offrent rien de satisfaisant, les esprits sont en vacance, le temps de la récolte est communément en hyver. Mon cabinet m'occupe entièrement. J'insère les médailles acquises en Italie ou à Marseille.

M. de Caylus vous prie de lui acheter quelques petits pots cassés, si vous en trouvez l'occasion.

A Paris, ce 17 octobre 1757.

..... Ce motif m'a engagé à vous adresser des personnes de mérite que le conclave attire à Rome. La première qui se présentera à vous est M. l'abbé Morlai ou Morellet, à qui j'ay donné une lettre. C'est un licencié en Sorbonne qui réunit diverses connoissances et qui a beaucoup d'esprit; il a fait divers articles de théologie pour l'Encyclopédie, et tout récemment un traité de commerce dont l'objet est d'obtenir la permission de porter en France des toiles peintes et d'en fabriquer. Cet ouvrage est très-bien fait.

A Paris, ce 22 may 1758.

9 avril 1759.

..... La pension que je venois d'obtenir, je n'avois pas pu vous l'écrire. J'avois été obligé de me rendre à Versailles pour remercier M. l'Évêque d'Orléans et surtout M. et M^{me} la duchesse de Choiseul, qui m'avoient en cette occasion donné des marques si touchantes de leur bonté. M. le duc, impatient de m'en faire ressentir les effets, a demandé lui-même que les 4000 livres de pension qu'on m'a donnés fussent mis sur l'archevêché d'Albi, qu'on destinoit à M. l'Évêque d'Évreux, son frère.

A Paris, ce 16 juillet 1759.

..... Le baron de Gleichen, qui vous salue et avec qui je dinai hier chez M^{me} du Boccage, nous quitte et entre au service du Roi de Danemark. Il y avoit à ce dîner un abbé de Naples, nommé, je crois, Gaillani (Galiani); le connoissez-vous? Il a beaucoup d'esprit, mais il parle beaucoup, et l'hyperbole me paroît sa figure favorite.

A Paris, ce 9 juillet 1763.

Je pars après-demain pour les eaux de Forges, à vingt-cinq lieues de Paris. J'y vais avec notre cher ambassadeur (M. de Stainville), attirés l'un et l'autre par la réputation de ces eaux qu'on dit être excellentes pour les maux d'estomac.

17 décembre 1763.

..... Vous regrettez les conversations du Palais-Royal. Nous vous y regrettons. C'est le sort de tout ce qui respire. Des plaisirs, des chagrins et surtout force regrets.

A Paris, 31 janvier 1764.

..... M. de Saint-Palaye va enfin commencer l'impression de son dictionnaire immense de la langue françoise depuis le XII^e siècle jusqu'au règne de Louis XIV. C'est un ouvrage de quarante ans, et d'un travail si prodigieux, qu'il est difficile de concevoir qu'un homme seul ait pu former et exécuter ce projet. Ne remarquez-vous pas, mon cher ami, qu'on dit sans cesse que notre nation ne s'occupe que d'objets frivoles et que notre littérature est aussi légère que notre caractère? Je doute cependant que chez aucun peuple on fasse à présent d'aussi grandes entreprises que chez nous; nous avons peut-être trente bénédictins occupés de gros ouvrages tels que la collection des *Historiens de France*, de *Gallia Christiana*, la *Diplomatique*, les *Histoires des Provinces*, les éditions des *Pères*, etc. Outre le travail continu des Académies, combien de particuliers se livrent à de longs et pénibles travaux, combien de découvertes dans la géométrie, l'histoire naturelle, les langues orientales!..... Et vous riez sans doute lorsque vous entendez dire que la littérature françoise ne produit que de petites brochures.

18 mars 1768.

M. de la Reynière m'a fait des compliments de votre part sur la place de secrétaire des Suisses..... J'ay été d'autant plus touché de ce nouveau bienfait de M. le duc et de M^{me} la duchesse de Choiseul, qu'ils y ont mis toutes les grâces possibles. La place, qui est excellente et qui ne donne rien à faire, étoit purement à la disposition de M. le duc en qualité de colonel-général des Suisses. Elle m'a mis à portée de me défaire de ma pension de 1,000 écus qui me restoit sur le *Mercur*; j'en ay obtenu 1,000 livres pour M. de Chabanon, de notre Académie, et autant pour M. de Guignes, tous deux mes amis depuis très-longtemps..... Je me suis défait aussi d'une pension de 400 livres que j'avois en qualité de censeur, et je l'ai obtenue pour M. l'abbé Boudot, attaché depuis longtemps à la bibliothèque, de manière que je ne dois plus aux lettres que mes places au cabinet et à l'Académie, et j'ay la vanité de croire que je les ay méritées.

A Paris, ce 9 juin 1775.

..... Malade à Paris, je végète auprès de mes connoissances et de mes amis. A Chanteloup, je cours les champs à pied et à cheval; c'est ainsi que je dissipe ces jours que je dépensois si délicieusement autrefois sur mes livres. Ce qui me fâche le plus, c'est que bientôt je ne trouverai plus avec qui m'entretenir de l'objet principal de mes études. Notre Académie s'est presque renouvelée depuis votre départ de Paris; notre littérature devient plus brillante, mais tourne plus du côté du bel esprit. Nos anciens confrères et amis disparaissent; voilà le pauvre Capperonnier qui est mort ces jours derniers. Nous avons encore MM. de Fonce-magne, Saint-Palaye, Le Beau, Burigny, d'Anville; mais leur âge me fait trembler. Il faut mourir ou voir mourir ses amis, ce qui est pis encore.

Je retournerai le mois prochain à Chanteloup, où vous savez que j'ay passé tout le temps de l'exil.

A Paris, ce 27 janvier 1777.

..... Une foule d'incommodités qui me désolent, ce sont des maux de nerfs qui depuis quelques années me tourmentent presque sans relâche. Je passe quelquefois des mois entiers sans pouvoir même lire une brochure. A la moindre application, je sens un serrement dans les tempes et dans toute la tête; pour l'ordinaire, j'ay des tiraillements dans la gorge, dans la nuque du col, au sommet de la tête.

Vous aurés appris par les nouvelles publiques que le Roi avoit acheté, il y a quelques mois, le superbe cabinet de M. Pellerin. Je compte qu'il nous fournira douze à quinze mille médailles qui nous manquoient. Il arrivera de là une chose qui me fait plaisir, c'est que j'aurai, pendant mon administration, augmenté du double le cabinet du Roi, tant pour le nombre que pour la valeur des médailles, quoique ce cabinet fût déjà le premier de l'Europe quand on l'a confié à mes soins. Il restera dix-sept à dix-huit mille médailles doubles destinées à des échanges (1).

Monsignore,

J'ai reçu les copies que vous avez eu la bonté de m'envoyer, je vous en remercie, et je charge le porteur de cette lettre de vous rembourser les cinquante-huit paoli que vous avez bien voulu avancer pour nous. Je joins ici une lettre de notre ami M. Mariette, qui est enchanté d'avoir

(1) Ces lettres autographes signées, adressées au révérend Père Paciaudi, procureur général des Théatins à San Silvestro, à Rome, font partie de la Bibliothèque de Parme.

L'honneur de votre connoissance, et qui me fait à cet égard les remerciemens les plus touchans et les plus sincères. Je ne dois pas néanmoins vous dissimuler que sa modestie est étrangement alarmée du dessein où vous étiez de publier quelques-unes de ses lettres. Il me prie de me joindre à lui pour vous en dissuader. Il a si peu d'estime des ouvrages qu'il a composés avec le plus de soin, qu'il frémit de la crainte que votre politesse lui a inspirée. Il sent que c'est un effet de votre générosité, mais il vous prie de considérer que la publication de ces lettres fourniroit contre lui des armes au docteur Giulanelli de Florence, et qu'on ne manqueroit pas en France de le comparer au cardinal Guirini. J'espère que ses raisons, spécifiées dans la lettre que je vous envoie, seront encore supérieures aux miennes. Tout ce que je puis ajouter, c'est que certainement on lui feroit la plus grande peine du monde en prenant le parti qu'il redoute, et que vous avez trop de modestie vous-même pour ne pas respecter la sienne.

Je profite de cette occasion, Monsignore, pour vous demander un service assez important auprès de M. le duc Corsini. Il s'agit d'une petite négociation relative à quelques médailles du cabinet de M. le duc de Bracciano. M^{sr} Piccolomini m'assure que vous avez été consulté; je n'ay pas voulu vous en parler auparavant, de peur qu'en multipliant les sollicitations, je ne parusse vouloir ôter la liberté du refus. Je puis passer aujourd'hui par-dessus ce scrupule et vous expliquer avec confiance l'affaire dont il s'agit. J'avois fait prier M. le duc de Bracciano de vouloir bien distraire quelques médailles de son cabinet en faveur de celui du Roi, et vous trouverez ci-joint la copie du premier mémoire que j'avois présenté. J'avois choisi des médailles qui, à proprement parler, ne faisoient pas suite dans le cabinet Bracciano, et je n'aurois eu garde d'en demander de la suite en grand bronze, ou des médaillons du même métal. Ces deux suites sont très-riches, et, loin d'en rien séparer, il faudroit plutôt chercher à les compléter. J'ai

demandé deux médaillons d'or du Bas-Empire, et par conséquent moins précieux que s'ils étoient du Haut-Empire, trois médailles de Rois Grecs, et trois médailles d'or des Empereurs Romains. Pour ces huit médailles, j'offrois la suite complète des estampes du cabinet du Roi, en vingt-cinq volumes in-folio; quoique les médailles en question soient assez rares, je suis persuadé que l'échange seroit très-avantageux au cabinet de M. le duc de Bracciano. M^{sr} Piccolomini m'apprend que M. le duc appréhende que les médailles que je désire ne soient citées du cabinet Odescalchi, et il se fait un scrupule d'affoiblir le dépôt qu'il a reçu de ses ayeux. Je sçais que deux ou trois de ces médailles ont été citées du cabinet de la Reine Christine, mais personne n'ignore que toutes les médailles de cette princesse n'ont pas passé individuellement dans la maison Odescalchi. C'est ce que je tâche de montrer dans le second mémoire que je vous envoie. Vous y verrez un autre plan d'échange qui serviroit peut-être mieux à lever tous les scrupules de M. le duc, si l'échange se fesoit par médailles; en appauvrissant le cabinet d'un côté, on l'enrichiroit beaucoup plus de l'autre. La grâce que je vous demande, Monsignore, c'est de vouloir bien me prêter votre secours auprès de M. le duc de Corsini; je sçais que la confiance qu'il a en vous est égale à celle que M. le duc de Bracciano a en lui. Vous ne devez pas douter que cette affaire ne me touche vivement. Je voudrois porter quelque chose en France, puisque j'ai été envoyé en Italie dans cette vûe. Loin de faire tort au cabinet Bracciano, je crois pouvoir l'enrichir de plusieurs médailles fort rares qui lui manquent. Je rendrois en même temps à l'illustre possesseur toute la justice qu'il mérite dans la préface du catalogue du Roi, qu'on commencera bientôt à graver; et ce témoignage, s'il me permettoit de le lui rendre, ne suffiroit-il pas pour les étrangers, et quelqu'un pourroit-il trouver mauvais qu'un grand seigneur eût eu la complaisance de sacrifier quelques médailles pour embellir le cabinet d'un grand

Roi? Je vous parle, Monseigneur, avec la confiance que m'inspire votre amitié, et je vous prie de ne faire de ma lettre que l'usage que votre prudence vous suggérera. Je vous réitère les témoignages de ma reconnoissance, et de l'attachement aussi inviolable que respectueux avec lequel je serai toute ma vie, Monsignor,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

BARTHÉLEMY (1).

A Frescati, ce 8 juillet 1756.

MADAME DUBOCCAGE

A Paris, ce 5 novembre 1763.

Vous m'avez fait l'honneur de me demander mes ouvrages, mon Révérend Père; on vient d'en finir une édition à Lyon, dont je vous aurois envoyé les trois volumes si M. Melon, secrétaire de l'ambassade de France à Rome, avoit pu s'en charger; mais j'ai donné la préférence au dernier comme nouveau. Les deux autres ont déjà paru, et l'infant daigna me permettre de les lui présenter en un volume quand j'éprouvai ses bontés à Parme. Je suis assez fâchée de n'avoir pas eu le temps de faire relier les lettres sur mes voyages, que je vous supplie d'accepter, et quand vous les aurez lues, de prier mon très-aimable ami l'abbé de Condillac d'en faire autant. La crainte de trop charger le porteur m'a empêchée de lui en présenter un exemplaire, mais rien ne m'empêchera jamais d'avoir pour lui et pour

(1) Cette lettre autographe signée fait partie de la Bibliothèque Corsini, à Rome.

vous, mon Révérend Père, la considération la plus distinguée, et d'être très-sincèrement votre très-humble et très-obéissante servante.

LE PAGE DUBOCCAGE.

Paris, ce 22 janvier 1764.

Vous faites bien de l'honneur à mes deux premiers volumes, mon révérend Père, de vouloir bien paroître les désirer. Je manderai aux frères Perisse de vous les envoyer par la même route de Gênes. Je leur avois dit d'y mettre sous votre même enveloppe un paquet pour M^{me} la comtesse Simonetti; je crois aussi que dans ma lettre je vous avois prié de vouloir bien le lui faire tenir; comme vous ne m'en parlez point, j'ai peur qu'on n'ait oublié à le joindre à l'exemplaire qui vous était destiné. Ce qu'il y a de singulier est que ces lettres sur mes petits voyages sont à Rome et sous les yeux éclairés de votre cour, et ne se débitent point encore à Paris. Je les avois fait partir pour l'Italie, parce que je croïois que le libraire alloit les faire paroître; point du tout, il me mande qu'un libraire de Roüen, à qui il proposoit de lui en envoyer à vendre, lui a répondu qu'il attendoit qu'elles fussent publiées pour en faire une édition, de façon que la peur de la contrefaction a pris aux Perisse et qu'ils veulent en garnir leurs correspondans avant de les débiter ici. Comme ce n'est point moy qui ai commandé l'édition (que je n'aurois pas sûrement fait faire si loin de moy), je suis obligée de les laisser agir à leur fantaisie, et d'ailleurs je ne suis pressée que parce que, quand une chose est entreprise, il faut la finir. L'intérêt que vous voulez bien prendre à cet ouvrage me fait oser vous ennuier de ce long détail. Pour vous en dé-

dommager, mon Révérend Père, je voudrois vous amuser de quelques nouvelles littéraires, mais nous n'avons presque que des remontrances qui ennuient par leur répétition souvent autant les lecteurs que ceux à qui elles s'adressent. Les productions du théâtre ne vous intéressent guères, et nos bons livrès d'érudition sont rares. Il vient de paroître un abrégé de l'*Histoire de la Grèce* qui peut être utile; nous n'avions rien de bien rassemblé sur ce sujet. Je ne sçais si mon ingénieux ami, l'abbé de Condillac (car je me plais autant à lui donner ce nom que lui à l'entendre), sçait le triomphe de M. son frère. Vous sçavez qu'il donna l'an passé les *Entretiens de Phocion*, supposés traduits du grec et pleins de la plus vertueuse politique; l'académie de Berne, qui donna l'an passé le même sujet pour travail à gagner le prix, n'a point trouvé que les contendans l'eussent rempli, d'après la bonne résolution inusitée de donner la couronne au livre de l'abbé de Mabli, qui n'avoit point tenté de l'obtenir. Il a appris cet agréable succès par le public, et la médaille d'or est en chemin pour gage de son triomphe. Je vous parlerois longuement de notre sçavant abbé Barthélemy, s'il ne vous en parloit mieux lui-même, mais il est temps que je vous rende à vos doctes travaux.

A Paris, ce 7 février 1768.

Je suis bien heureuse dans mes malheurs, mon Révérend Père, et dans le grand nombre d'affaires qui m'accablent, d'avoir une personne de votre mérite qui veut bien s'occuper des miennes sur le Parnasse, et réunir les poètes (souvent désunis) pour me traduire dans la plus douce et la plus riche langue de l'Europe. Sans le docte abbé Foresi, je restois donc en chemin; je lui devrai de voir le jour.

Proportionnez, je vous en supplie, mon Révérend Père, mes remerciemens au bienfait, et cultivez la bienveillance de M^{me} la comtesse de Somaglia en ma faveur, puisqu'elle a daigné prendre la peine de lire la *Colombiade* traduite. Si j'osois, je lui demanderois de vous aider à la rassembler et à la revoir. Si vous partez pour Vienne, tout sera perdu; les traducteurs et les libraires oublieront un projet dont vous êtes l'âme. C'est assez vous parler de mes ouvrages; parlons des vôtres, que tous vos illustres amis ici, à qui je les ai annoncés, attendent avec impatience et vous présentent leurs respectueux complimens. J'ai envoyé votre lettre à M. de Condorcet chez son oncle, l'évêque de Lisieux. Je voudrois trouver quelque autre occasion de vous servir et de vous marquer ma reconnoissance; je vous demande la continuation de vos bons soins et de votre amitié, et la mérite par le cas distingué que je fais de votre bonne société et de votre sçavoir sans ostentation.

A Paris, ce 15 octobre 1767.

..... Vous daignez aussi vous souvenir d'un mari que je pleure depuis deux mois; vous vous rappelez peut-être l'état triste où vous l'avez laissé; les plus habiles médecins n'ont pu l'en tirer; il s'est comme anéanti sans de grandes douleurs et sans maladie décidée. Je n'en ai pas moins perdu mon meilleur ami, une part de mon revenu et mon repos, car je suis surchargée d'affaires (1).

(1) Ces lettres autographes, signées de M^{me} Dubocage, sont adressées, les deux premières à Paciandi, et font partie de la Bibliothèque de Parme; les autres font partie de la Bibliothèque Ambrosienne, à Milan

LE BARON DE GLEICHEN ⁽¹⁾

Monsieur,

Il y a près de deux mois que je suis en terre papale, et vous n'en savés rien. Je ne cesse de me le reprocher, cher ami, mais comptant toujours à chaque courrier recevoir de vos nouvelles, j'ai toujours remis à vous écrire, d'autant plus que je n'avois rien d'important à vous marquer. Mais à présent, sachant une nouvelle qui m'intéresse infiniment par rapport à vous, et à laquelle je me flatte que vous prendrés aussi quelque part, je meurs d'envie de vous la dire, et je me presse de le faire par la présente. Cependant il faut que je vous supplie d'avance de n'en parler à âme qui vive. Vous agiriés comme mon ennemi si vous faisiés autrement. Voici ma nouvelle : M^{sr} le margrave de Bareuth et S. A. R. M^{me} la margrave partiront d'ici le 10 de mars pour aller faire le tour de l'Italie, et il y a apparence que je serai de la partie. Je vous verrai donc bientôt, mon très-cher et digne amy ! Vous ne dirés rien de l'arrivée ni du voyage de LL. AA. à Rome, mais vous pouvés dire à tous mes amis que j'y viendrai. En attendant que j'y vienne, je vous prie de me faire ramasser une bonne quantité d'antiques de tout genre ; je ne crains point le nord dans la place où je me trouve. Vous pouvés pour cela parler à Pikler et aux brocanteurs que vous connoissés, et qui ne m'auront pas oublié si tôt. Faites aussi sous main des perquisitions pour des tableaux, et écrivés-moi par la première

(1) Des *Souvenirs du baron de Gleichen*, souvenirs très-intéressants pour l'histoire du xviii^e siècle français, ont été traduits et publiés par Paul Grimblot ; Paris, Léon Techener fils, 1868. L'abbé Barthélemy annonce ainsi la visite du baron à M^{me} du Deffant : « Il se présentera chez vous un homme qui s'appelle le baron de Gleichen : c'est une espèce d'aventurier qui va de pays en pays, débitant ses agréments et son esprit, et, quand il a gagné tous les cœurs dans une ville ou dans un château, il les laisse là et s'en va de l'autre côté. »

poste si on ne pourroit pas trouver un Palazzo et à quel prix. Mais, au nom du ciel! grande discrétion sur le chapitre de LL. AA. Mandés-moi quelque chose de nouveau, et assurés-moi que je vous retrouverai mon ami. Je ne pense qu'à ce plaisir et à celui de vous témoigner combien je suis éternellement

Votre très-humble et très-obéissant serviteur
et fidèle amy.

DE GLEICHEN.

Avignon, ce 27 janvier 1753.

A Bareuth, ce 18 janvier 1754.

..... A propos de mes pierres gravées, mon recueil s'est bien augmenté depuis que je vous ai quitté. J'en ai plus de mille, et je les ai rangées selon la chronologie des anciens, en commençant par Saturne, comme a fait le B. Stosch..... On en trouve à Paris un grand nombre et souvent de plus belles qu'en Italie; j'y ai acheté quelques pierres qu'on vendroit trente à cent écus la pièce à Rome. J'ai un plaisir infini à considérer les beaux marbres dont vous m'avés fait présent : quoique marbres, ils me parlent de vous!

A Bareuth, ce 6 may 1754.

..... Vous me permettrés aussi de m'en servir pour vous faire tenir un paquet d'empreintes de quelques-unes de mes pierres gravées, lesquelles je tirerai le plus tôt qu'il me sera possible. Car à présent je suis surchargé d'affaires. On m'a donné un emploi d'assesseur au Conseil de Régence qui m'enlève jusqu'à la consolation de ne m'occuper que de choses qui pouvoient me faire souvenir de vous et de l'Italie, mais il ne m'empêchera pas d'y retourner, ce

maudit emploi : je le quitterai d'abord que j'en serai le maître.

On ne peut pas faire plus de plaisir à un amant, quand on lui parle de sa maîtresse, qu'on m'en fait en m'entretenant de l'Italie.

Au Carlsbad, ce 12 juillet 1754.

..... L'endroit où je me trouve à présent pour quelque peu de tems est une petite ville de la Bohême où il y a des eaux minérales fort salutaires. Je les prends pour mon mal d'hypocondrie, qui avoit beaucoup empiré depuis mon retour de Paris, et elles me font un bien infini.

..... Si une fois vous rencontrés quelque bonne pierre gravée, je vous prie de la mettre dans votre lettre et de me l'envoyer. Je vous enverrai ce qu'elle vous aura coûté avec un million de grâces!

A Bareuth, ce 3 octobre 1754.

..... Mon maître, le margrave de Bareuth, va faire un tour à Montpellier avec M^{me} la margrave, et je suis nommé pour les accompagner.

..... A présent vient une prière de ma part. Je voudrois avoir les portraits du Tasse surtout, et puis de l'Arioste au mieux. Je crois qu'on les trouveroit dans une chambre de la bibliothèque des princes Tarsi, à Naples, qui est toute tapissée de portraits des grands savans et poètes anciens et modernes. Si vous vouliez charger quelqu'un, par exemple, de ma part, notre ami le cher Padre Torre, d'en demander des copies, de faire un accord avec un des meilleurs peintres, et de vous marquer ce qu'il demande au plus juste, vous m'obligeriez sensiblement.

A Avignon, ce 3 mars 1755.

Monsieur,

Je ne sais point si ma lettre, que je vous ai écrite il y a environ quatre semaines, vous sera parvenue. En tout cas, en voici une autre pour vous dire le point principal qu'elle contenoit, et pour vous répéter la joye que j'en ai. Je vous reverrai dans peu, mon très-cher amy.

Après vous avoir recommandé le secret, il faut que vous sachiés que LL. AA. partent d'ici le 20 de ce mois, et que, sans trop nous arrêter en chemin, nous arriverons dans peu à Rome, et moi, avec toute la tendresse et l'estime que j'ai pour vous, quel plaisir n'aurai-je point si je vous retrouve dans vos anciens sentimens pour moi!

Comme je pourrai emporter cette fois-ci, je vous prie, mon cher Monsieur, de donner des commissions d'avance par tout Rome pour me trouver des bronzes, des pierres gravées, des mosaïques, des bas-reliefs, des bustes et même des statues.

Vous aurés la bonté de faire mille instances au sieur Antonio Pikler de ma part de faire des recherches de son côté, et de lui dire que j'ai un désir extrême de le revoir. Toutes les fois que vous verrés quelqu'un de mes antiquaires, vous leur donnerés des commissions de ma part. Je vous supplie aussi, en écrivant à M. Zanetti, à Venise, de le prier qu'il fasse un peu fouiller chez les antiquaires de sa ville, pour me faire avoir quelque chose. Je vous demande un million de pardons, mon très-cher ami, de la naïveté avec laquelle je vous accable de commissions; mais je compte si fort sur votre amitié, qu'à force d'être bon ami, je risque de devenir impertinent. Ayant l'occasion si fraîche de refaire ce voyage, je voudrois en bien profiter, ne sachant pas si elle me reviendra sitôt. Et puis je suis avec un prince et une princesse qui aiment fort les antiquités, et je voudrois leur faire acheter tout ce qu'on

pourroit découvrir de beau, à un prix raisonnable. Je compte entièrement sur vous, et ne m'occupe que de la satisfaction de vous en remercier bientôt de bouche.

A Genève, ce 2 décembre 1756.

..... Depuis que le froid des Alpes m'a saisi, je suis malade, hypocondre, tout le bien que Frascati m'a fait s'est évanoui, je suis devenu un Allobroge, et je ne ferai que végéter jusqu'à ce que je pourrai revoir la Terre Sainte.

A Dresde, ce 10 août 1757.

..... Il y a quinze jours que je suis ici dans la résidence du roi de Pologne, qui me plaît beaucoup, parce qu'elle me rappelle l'Italie. J'y ai un véritable ami, qui est le comte de Bruhl et qui me fait souvenir de vous; j'y ai la plus belle galerie de tableaux, qui, à mon grand étonnement, surpasse de beaucoup toutes celles de l'Italie: un opéra, de la belle musique, un air bienfaisant, une situation riante, un pays fertile et enfin un peu d'antiques avec la société d'un connoisseur qui en même tems est un bon artiste. Il s'appelle Lippert, et son talent consiste à faire un recueil complet de toutes les gravures de l'univers dans une espèce d'empreintes, aussi nettes que les souffres de Cristian à Rome, dures comme de la pierre et d'un blanc satiné qui flatte extrêmement les yeux. Son premier volume est un millier, et il va donner le second millier, aussitôt que je lui aurai communiqué ma collection de pierres gravées.

A Paris, ce 26 décembre.

Non, mon cher, bon et digne ami, ce n'est point oublié qui m'a empêché de vous écrire. Ce deffaut ne peut convenir ni pour vous, ni à moi : c'est paresse, un peu d'affaires, aversion pour écrire, et surtout ce maudit tourbillon de Paris qui vous entraîne vers des objets indifférens, qui vous arrache à vos amis, qui vous brise aussy menu que le sont toutes les choses fines de ce Païs, qui vous fatigue pendant toute la journée par mille devoirs qu'on nomme affaires et qui vous envoie coucher tous les soirs avec le regret de n'avoir rien fait. Rien ne ressemble si bien aux occupations que l'on se fait dans cette ville que les cruches des Danaïdes. Et je ne reconnois bien vivement ma duperie que dans ce moment où je vous parle.

Pardonnez donc, mon cher et généreux ami, à un pauvre fou, qui croit se divertir, n'avoir rien de mieux à faire et qui sans cesse se sent démentir par son esprit et surtout par son cœur. Que Paris seroit incomparablement délicieux, si l'on pouvoit goûter tranquillement tous les bonheurs qu'il renferme ! Mais l'homme se presse de vivre ici encore plus qu'ailleurs : on veut tout embrasser et on ne tient rien.

A Paris, ce 6 janvier.

..... Même ici je regrette Rome et ma chère Italie ; jugés, cher ami, si je n'y reviendrai pas. J'ai un projet pour lequel vous pourrés peut-être me rendre service avec le tems ; j'en augure bien, parce que j'ai commencé par vaincre les premières difficultés. Enfin le Roy mon maître va envoyer peut-être quelqu'un en Italie pour la première fois. Si cela arrive, ce sera le résultat bien difficile des soins que je me suis donnés pendant six ans pour créer ce

nouveau poste. Mon plan est de l'avoir un jour pour retraite. Avec le tems je vous dirai le reste.

Mon train de vie ici est fort doux. Dans les voyages de la cour, je vois les gens de la cour; le reste du tems, les maisons où l'on cause à Paris. Nous revoions notre cher abbé à présent un peu plus, et le partageons avec l'ami Boyer. M. et M^{me} de Choiseul sont ce qu'ils ont toujours été, mes protecteurs, les divinités tutélaires de leurs amis et les êtres les plus respectables que je connoisse.

A Paris, ce 7 mars 1768.

Qu'aurés-vous pensé de moi et de mon silence, cher et respectable ami, ayant été plus de six mois sans répondre à votre dernière? D'abord elle ne m'a pas trouvé ici. J'étois en Allemagne pour arranger mes affaires à la suite de la mort de ma mère. Dès que j'étois de retour de ce triste et fâcheux voyage, j'ai écrit en Danemark pour avoir les éclaircissemens que vous avez demandés, et je vous les envoie sans délais, tels que je viens de les recevoir. Pourroient-ils vous être agréables ou au moins vous prouver une partie de mon zèle! Je ne connois autre description du cabinet de Richter qu'une que je me souviens avoir été faite avant que celui du professeur Christy fût joint, et elle ne valoit pas grand'chose.

Ma santé, qui appète un climat chaud, mes yeux, qui risquent de se perdre à Paris, tout cela m'a inspiré le projet de me retirer en Italie dans peu de tems, renonçant à toute ambition, pour jouir de ma liberté. Mais je ne sçai point encore où. Je crois que j'habiterois Venise pour me promener de là dans toute l'Italie. Que je vais être heureux! Il n'y a que l'employ de mon bien qui m'embarrasse. Il y a si peu de façon de le faire valoir en Italie, que si

vous avés quelque bon conseil à me donner là-dessus, vous m'obligerés infiniment.

Mon projet est d'en mettre une partie à fond perdu, une autre en rentes, et la troisième en un fonds de terre. Où un bien-fonds rend-il le plus? Quelles facilités a-t-on à Parme pour placer soit à fonds perdu ou dans les fonds publics? Quelles sûretés et combien pour cent? Pardon, cher ami, de tant de demandes, mais c'est l'enthousiasme d'aller vous revoir qui me retrace notre ancienne amitié si vivement, que ma confiance est égale au tendre et inviolable attachement avec lequel je suis et serai toute ma vie votre très-humble et très-obéissant serviteur et fidelle ami (1).

(1) Ces lettres autographes signées de Gleichen sont adressées à Paciaudi, d'abord à Rome, puis à Parme, où il est devenu bibliothécaire de l'Infant, duc de Parme. Elles font partie de la Bibliothèque de Paris.